

## Voir l'art du fond des cavités

*Propositions* de Marie Zawieja

Galerie La Plage — 46 Cajarc — 03 juillet - 20 juillet 2014

*Equivalences*

Maison des arts Georges Pompidou et Parcours d'art contemporain en vallée du Lot — 46 Cajarc — 6 Juillet - 31 août 2014

*Le Showroom de la Start-up*

Ateliers des Arques — 46 Les Arques — 04 juillet - 31 août 2014

Si par hasard, ou par curiosité, vous parcourez le département du Lot *in French*, vous aurez tôt fait de constater qu'il a pu être le siège de très vieux rites sacrés. Les nombreuses cavités ornées qui parsèment son territoire témoignent d'une présence humaine suffisamment ancienne pour que l'on s'attache à réfléchir sur la façon dont l'humanité a cherché, depuis des temps immémoriaux, à s'exprimer. Le régime karstique de sa géologie, propice aux anfractuosités rocheuses, a également permis l'édification d'un ensemble architectural remarquable. La pierre sédimentaire, faite de bancs superposés de différentes épaisseurs, en permet une exploitation aisée. Dans ce type de paysage, tant marqué par les éléments de son environnement, vous ne pouvez échapper au culte du vieux bois et de la vieille pierre. Ces matières font le délice des citadins gorgés à longueur d'années de bitume et de béton, et la fierté des résidents, cultivant leur âme celtique. Les clichés ont la peau dure et ceux rendus par l'obturateur de l'appareil photographique, témoignent de cette présence dès lors que vous voulez cadrer votre sujet.

De ces édifications *pittofresques*, toile de fond du reportage, certaines, plus remarquables, sont des sortes de cellas, aux allures de forteresse jadis défendus par quelques abbés ou abbesses vigoureuses, pour des communautés restreintes. Par le concept de liminalité développé par l'ethnologue Victor Turner, nous pouvons voir les artistes comme appartenant à une *communitas*, ensemble de personnes stationnant en marge dans une forme d'anti-structure sociale, situation comparable aux congrégations religieuses. Chaque obédience peut y entretenir sa chapelle. Entre temps, passées les vieilles querelles qui en découlaient, un nouveau paysage s'est mis en place. Aux abords des villes comme dans l'espace restreint de nos *rooms*, au travers de nos écrans, des temples nouveaux ont supplanté ces édicules pour l'observance de cultes puissants à têtes multiples qui sont consommation et information. Il faut désormais s'aventurer plus loin, au-delà des grottes et des églises, pour pouvoir retrouver les traces des expressions perceptives de ces *communitas* contemporaines qui, pour la plupart, questionnent ces hydres. En parcourant les campagnes désertifiées où le végétal noie d'année en année les champs de vision, l'on trouve, disséminés, de modestes espaces d'exposition qui ne peuvent faire concurrence aux immenses cathédrales dédiées à l'art, points atomiques de nos mégapoles. Ces lieux exigus tiennent encore le parfum du réduit intrigant qui plait ou rebute, à fouiller ou fuir si la salissure effraie.

Aujourd'hui, c'est donc plus affaire d'efficaces prieures que d'abbés empâtés. Martine Michard est depuis dix ans directrice de la Maison des arts Georges Pompidou de Cajarc et coordonne les résidences d'artistes aux Maisons Daura à Saint-Cirq Lapopie. Dorothée Dupuis est la commissaire en forme d'artiste, invitée de la 24<sup>e</sup> session des Ateliers des Arques. Marianne Dirsken est artiste, elle a créé la galerie La Plage, à Cajarc, pour présenter ses coreligionnaires. Ces sibylles, en invitant des artistes, issus des quatre coins de la planète, à exprimer leur point de vue sur notre environnement globalisé, proposent de porter au loin,

un regard curieux sur nos vies. Les modes d'expressions diffèrent, retenons des multiples propositions, les gestes.

Geste de cuisine, la peinture de Marie Zawieja, présentée à la galerie La Plage, est une sorte de grand repas pictural ou le muffin sauce baba à la rose finit par tenir la place centrale. *Cup of pink*, *Cup of purple*, sont les points de départ d'un dessert en constante réincarnation qui trouve sa descendance dans l'effacement progressif et subtil de sa suite *Cup of pink n°2*. Ces crèmes picturales sont tel un soufflet au fromage, chaud sorti du four, que l'on se dépêche de fendre pour n'être pas déçu de le voir se renfrogner. Cette consommation urgente projette des flashes de couleurs. Dans *Ah, il faisait chaud* ou dans *La Pensée magique*, le regard s'efforce de détacher les turbulences du pinceau de son fond coloré. L'effet produit une sensation plaisante proche de la persistance rétinienne.

Autre sentiment de captation pour le travail d'Andrew Birk et de Renaud Jerez, aux Ateliers des Arques, la cuisine des couleurs, qu'elle soit à l'acétone pour le premier ou dans l'application de recettes de peinture classique pour le second, met en exergue l'efficacité d'un geste. Les imprimés peints d'Andrew Birk, rappel des motifs de chemise hawaïenne qu'il aime porter, fondus au corrosif, laissent échapper plus que l'odeur du diluant qu'il utilise pour les attaquer, le relent de la dilution des cultures entre elles, à l'image des territoires charnières qu'il habite du côté de Mexico City. La frontière entre le Mexique et les E.U. d'Amérique n'est-elle pas aussi la frontière entre le chatoiement des couleurs des habits traditionnels et le gris sombre des tenues vestimentaires des hommes affairés. Même constat chez Renaud Jerez, le mélange des genres expressifs donne à ses toiles l'image des grands récits de nos sociétés modernes, confondues dans un grand tout plus inextricable qu'indéchiffrable.

Geste d'inventaire que l'on retrouve chez Laura Emsley, geste du direct pour Karimah Ashadu, invitées aux Maisons Daura, résidences internationales d'artistes à Saint-Cirq Lapopie. Karimah Ashadu performe sa peinture pour ensuite l'élever au rang du témoignage. L'artiste joue de la dynamique de son corps. Elle le prend à témoin des vieilles histoires, ici le ventre de la falaise, là-bas ses strates et ses brisures, jetées comme des miettes d'étoiles sur des grands fonds de verdure. A Aix en Provence, dans *Re-Trace*, son pinceau avait tourné le dos à la montagne Sainte-Victoire, pour en donner une nouvelle interprétation. Dans *Re-Trace [Part 2] – The Arena*, l'ordre des éléments du paysage est inversé, la pierre s'étale sur le végétal. On retrouve ce geste renversant dans un travail vidéo *Re-Trace [Part 2] – The Cave*. Sa progression, à quatre pattes dans une grotte, la caméra fixée sur l'épaule, donne, notamment par la présence de ses mains qui apparaissent en bordure de projection, la sensation d'être à l'orée de la gueule du Léviathan terrestre.

Cette œuvre est à rapprocher d'une sculpture de Yann Gerstberger, *Slomo Twerk to Work Area*, aux Arques. Dans une vidéo, il met en scène dans un point de vue circulaire, un homme allongé face contre terre, pratiquant un mouvement saccadé du bassin, pour une sorte de cérémonie totémique avec la forêt qui l'entoure. La disposition du moniteur, perché sur un mat épais peint en rouge, accentue la démonstration. La projection en boucle est aussi une métaphore du temps immuable ; des heures qui s'égrènent sur les cadrans des comtoises, image persistante des campagnes alentours.

Ce temps, pensé par Laura Emsley, se doit de réunir l'homme d'aujourd'hui à celui d'hier. Elle crée avec *Modern Minds* et *Transeversal*, des liens entre l'histoire de la pensée des hommes et ses productions. Par un regard autant humoristique qu'inquisiteur, elle veut cadrer les forces métaphysiques qui nous ont vus apparaître humains sur Terre. Dans quels interstices des circonvolutions de notre cerveau situer le cœur de notre pensée, questionne-t-elle. *The Interpretation of Dreams*, met l'œuvre de Freud au pied de Breton. Elle insère les pages de l'ouvrage du psychanalyste, réduites en papier mâché, dans les fentes de la falaise

située sous la maison qu'occupa le pape du surréalisme à Saint-Cirq Lapopie. Symboliser est une particularité de l'ordre des humains et une question d'ontologie toujours d'actualité. L'art peut-il être à la naissance de l'homme ? Marshall Sahlins<sup>1</sup>, anthropologue, qui veut bien admettre une forme de co-évolution entre nature et culture, tient à rappeler les dispositions plastiques de notre cerveau. Il voit celui-ci plus imprimable qu'imprimé.

Le geste symbolique de Laura Emsley fait le lien avec les gestes primitifs de récolte de Debora Delmar Corp, Kara Uzelman et Matthieu Laurette, invités aux Ateliers des Arques. Ils sont collecteurs d'objets hétéroclites, à l'identique de l'homme d'Arcy-sur-Cure, néandertalien fétichiste, mais ici, ancrés dans une existence contemporaine. C'est un geste d'usure pour ces artistes, avec le double sens que l'on donne à ce mot. Les amas d'ustensiles, objets fatigués, proposés par Kara Uzelman, sont comme le musée de l'insignifiant développé par Maurice Rickards dans *The Encyclopedia of Ephemera*. Ils donnent de l'importance aux petits reliquats de notre vie. Dans *Mattress, Drawers and Towel on Wooden Stand*, chaque instrument, sans perdre de son identité, a laissé sa place au modèle de la nouvelle collection. Il se retrouve figé dans une gangue de béton. Cette nouvelle météorite est prête à repartir de Terre, matière interstellaire en création. Elle est comparable, en mode réduit, au sixième continent plastique qui émerge progressivement au milieu de l'océan Pacifique.

Objets mode et démodés d'un blanc aseptique dans *A Female Touch*, pour Debora Delmar Corp, qui en les rassemblant, exploite leur incongruité dans une forme de catalogue « redoutable » pour une présentation à feuilleter en vitrine. Son œuvre, à l'apparence des boutiques de cadeaux de mariage, nous apprend que chaque objet finira par encombrer nos cartons de déménagement. Dans cette histoire de consommation, à un autre bout de la chaîne, Matthieu Laurette pose le dernier mot. Son travail se situe du côté du consommateur. Il propose sous le titre *THINGS*, une série de contrats liant l'éventuel acheteur d'un produit, vous, futur collectionneur investisseur, et lui, usufruitier de cette objet. Geste d'usure, la valeur du contrat signé et encadré vous reviendra après obsolescence de l'objet.

Geste de récolte des savoirs pour Javiera Hiault-Echeverria et Renato Ordenes San Martin sur *Le Parcours d'art contemporain en vallée du Lot*. Les deux artistes sont d'origine chilienne, pays marqué par les lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle. Leur travail commun part à la recherche des savoir-faire qui permettraient encore et toujours de donner la mesure exacte de notre univers. *Around Day* est une oeuvre de géophysique ; des cannes à pêche, dans des inclinaisons savamment calculées, fichées en terre sur la médiane d'un immense tracé octogonal, représentent l'ordre des méridiens qui nous séparent de Valparaiso. *Archer's Paradox* est une œuvre stéréotomique ; les sommets de la base d'un trièdre, construit en bois de peuplier, symbolisent des points cartographiés, Paris, Valparaiso, Saint-Cirq Lapopie. *Zeitgebers* est une œuvre anatomique ; les deux artistes ont reproduit, à l'aide d'une même drisse, le dessin du fonctionnement de la glande pinéale extrait du *Traité de l'homme* de Descartes. Un travail méticuleux où la courbe se confronte avec la ligne droite dans un double plan développé dans l'espace. Il faut avoir vu cette véritable 3D pour mesurer notre émerveillement benoît devant le plat relief d'un écran qui arrive à trander notre cerveau.

En fin de parcours, pour clore cette gestuelle encyclopédique, gravissant un Golgotha, le sommet de la roche castrale de Saint-Cirq Lapopie, on pouvait embrasser l'environnement d'un village de mille ans sous les faîtes d'une ville de l'an deux mille, une œuvre flottante dans les airs de Benoit Lallemand intitulée *Resistance is futile*. Correction faite de l'altitude des points d'implantation, des aérostats transparents, points perlés dans le ciel, retenus au sol par un cordon, marquaient le sommet des buildings d'une rue de Dubaï avec pour point culminant, à plus de 300 mètres au-dessus de nos têtes, celui du *Burg Khalifa*, un édifice de 828 mètres. Comme chez les artistes chiliens donnant matière aux méridiens, son œuvre

traversait le cœur de la planète. Si, d'un côté, le travail de Benoit Lallemand questionnait l'appât touristique, exploitant le temps et les technologies pour rendre concrètes et palpables les disproportions de nos structures économiques, de l'autre côté, en transformant la paille de lin en diamant, il nous rappelle avec *Ballot de paille* et *No Living Thing* présentées à la MAGP, la valeur transcendante des matières, des œuvres composites et réfléchissantes sur l'invivable. L'agriculteur qui a fourni la matière de la pièce a été mis sur la paille par sa banque pour n'avoir pas honoré ses dettes. En Sierra Leone, les hommes s'étripent pour le contrôle des mines de diamants. La vie humaine vaudrait moins que les ressources pour lesquelles l'on se bat.

Geste sur la matière, avec l'empilage du stère de bois, Nathalie La Hargue réintroduit le physique dans le design de son mobilier réparti tout au long du chemin. Aux Arques, Mathis Collins avec *Lanterne*, une œuvre à tiroirs faite à base de liège, questionne les pratiques du renouvelable auxquelles il associe utopie et existentialisme, convoquant Le Corbusier et Sartre. L'œuvre est en contraste réflexif avec *Lamp*, un autre travail de cet artiste, présent dans la même pièce ; du plastique crache du néon.

Le geste des hommes, semble vouloir résumer Dmitri Makhomet. Il a suivi le quotidien des habitants de la vallée, pour réaliser *Morning Light*, un documentaire fait à base de temps et de lumière, présenté à la MAGP dans une projection, hélas, trop imparfaite pour pouvoir en saisir toute la qualité.

Que retirer de ce grand catalogue de gestes estivaux ? Pour l'anthropogénèse, André Leroy-Gourhan voyait l'art arrivé bien trop tard après le geste pour pouvoir prétendre participer à l'origine de notre espèce. De quel homme parlait-on, s'interrogeait-il, répondant à la question de l'apparition d'une pensée cognitive<sup>2</sup> ? De l'homme moderne, pouvait-on répondre en suivant la démonstration de l'anthropologue préhistorien. Qu'il soit Sapiens ou Néanderthalensis, puis accompagné plus tard du Floresiensis et du Dénisovien, un demi siècle en arrière on faisait remonter son origine à 50 000 ans tout au plus. Depuis, des découvertes nombreuses sont venues enrichir le corpus des analyses. Les traces d'une utilisation de pigments, découvertes en Afrique du Sud dans la grotte de Blombos, remonte à plus de 100 000 ans. Dès lors, pourquoi ne pas envisager une construction de l'homme rattachée à l'art ? Nous pouvons, toutefois, nous demander si dans notre monde globalisé, où tout finit par passer par le filtre opacifiant de l'écran, tous ces gestes artistiques n'arrivent pas, eux, trop tard ?

L'on imaginait l'artiste comme visionnaire avant-gardiste du devenir de nos sociétés, cherchant dans l'expression de leur transcription, une forme d'augure. N'est-il pas plutôt celui qui nous rappelle aux souvenirs de nos origines et de nos savoirs ? Sa fonction moderne serait de nous prémunir du risque de partir nu et en courant, consommateur à tous crins, aveuglé par les lumières de la technologie, vers des univers incertains dès lors que s'équiper du petit bagage qui nous a vu apparaître et évoluer ne serait pas inutile. Une façon de ralentir la chute inexorable d'Icare serait, encore, d'aller voir les images du fond des cavités qui parsèment nos territoires.

Dorothee Dupuis, en proposant d'associer *Showroom* et *Start-up* aux Arques, donne à comprendre le grand écart que, désormais, artistes et regardeurs devront faire. D'un côté, vu en terme de performance, les artistes devront associer efficacité de communication avec désir de vivre dans des milieux idylliques. De l'autre côté, constatant que, regardeurs, nous faisons de plus en plus coïncider nos émotions avec l'œuvre d'art par le biais de l'écran, réaffirmant l'importance des artefacts, elle rappelle que « nous ne pouvons pas nous passer de l'expérience de l'œuvre » ; ce que Rilke disait des poésies, dans *Les Cahiers de Malte*

*Laurids Brigge* : « Ce ne sont pas des sentiments (...), ce sont des expériences ». Le propos date de l'apparition de l'art moderne.

Pour notre évolution, nous devons beaucoup chahuter notre cerveau par des gestes multiples qui se devront d'échapper à l'instruction des écrans. A ne pas confondre geste et gesticulation, diront les mauvaises langues, mais, dans l'enfermement planétaire qui nous pend au nez, ne confond-on pas aisément voir ce qui nous intéresse à s'intéresser à voir ?

J-M de Sauverzac — Août 2014.

<sup>1</sup> M. Sahlins, *La Nature humaine, une illusion occidentale*, 2009, Editions de l'Eclat, Paris.

<sup>2</sup> A. Leroi-Gourhan, *Les racines du monde*, 1982, édition poche Pierre Belfond, Paris.